
Mal et démesure

I *Macbeth* : l'*hubris* tragique

Le couple central, victime de son orgueil

Macbeth, mais surtout sa femme, incarnent la condition humaine orgueilleuse et châtiée de sa démesure. Macbeth a pourtant des raisons d'avoir conscience de ses qualités : il est un guerrier valeureux et un général habile. Le roi Duncan l'apprécie pour ces vertus de chevalier. Mais à partir de la rencontre avec les sorcières, cette qualité et cette reconnaissance ne lui suffisent plus, d'autant que la prophétie de celles-ci annonce une montée progressive des honneurs. Cette prophétie le fait basculer dans la logique de l'ambition, et dès lors, lorsque sa mesure tente de reprendre le dessus, Lady Macbeth le ramène dans la démesure. Cette épouse démoniaque incarne l'orgueil par la pureté de son ambition. Dans la pièce, on ne la voit jamais exercer et jouir de son statut d'épouse de roi, tandis qu'elle est surtout présente au début pour aiguillonner son mari, et ne reparait qu'à la fin, en somnambule.

Les « bons » sont-ils épargnés ?

Mais les personnages de victimes ou de « bons » n'ont pas un comportement toujours mesuré. Banquo, et surtout Duncan, périssent par excès de confiance en Macbeth, certes, mais peut-être aussi en eux-mêmes. Malgré ses doutes sur les intentions de Macbeth, Banquo ne se méfie pas assez de lui pour échapper à ses assassins. Duncan lui, semble se croire protégé par sa fonction royale, qui lui assurerait une immunité. Mais il est aussi mortel. Macduff est un personnage positif, mais il pêche par excès de précipitation et d'aveuglement : fuyant l'Écosse pour rejoindre Malcolm, il abandonne sa famille aux mains des meurtriers. Malcolm, le prétendant légitime à la couronne, et la figure du bon roi, se voit attribuer un discours plus qu'ambigu. Certes, il est destiné à tester la fidélité de Macduff, mais la vérité de sa peinture des vices suggère qu'il pourrait un jour en être victime. Si la pièce comporte des personnages véritablement exempts de démesure et de mal, ils ont un statut particulier : le roi d'Angleterre n'est qu'évoqué, comme s'il était un idéal ; et Siward, le jeune preux, meurt en « soldat de Dieu »¹ dans la fleur de l'âge.

¹ V, 9

La démesure naturelle

On peut enfin mentionner que le recours au surnaturel dans la pièce indique que l'univers lui-même est frappé de démesure. Il est le règne des sorcières et d'Hécate, déesse de la lune noire ; les morts reviennent hanter les vivants, brisant les frontières naturelles : « il fut un temps / Où la cervelle étant ôtée, l'homme mourait [...] mais maintenant ils se relèvent »².

Passages clés : I, 7 et II, 2 ; IV, 3 ; V, 9 ; I, 1 et 3 ; III, 4 et 5 ; IV, 1

II Rousseau : l'amour-propre

La démesure de l'homme...

L'orgueil de l'homme est un fait pour Rousseau, qui distingue l'amour de soi, sentiment naturel et neutre, de l'amour-propre, sentiment lié à l'appartenance de l'homme à l'état civil. Au début de la *Profession de foi*, il le prend pour hypothèse lorsqu'il montre la nécessité de restreindre sa réflexion à ce qui nous intéresse immédiatement. Cet amour-propre a un effet dévastateur : Dieu a doté l'homme de facultés exceptionnelles, qui lui donnent une place de roi sur terre. Mais à cause de l'« abus » de ses facultés, il crée le mal et se retrouve à être seul misérable parmi les êtres. L'homme a de quoi s'enorgueillir au bon sens du terme, mais gaspille ses facultés à cause d'un orgueil déplacé.

... conduit-elle au désordre généralisé ?

Toutefois, Dieu a fait en sorte que la démesure de l'homme ne porte pas atteinte à l'univers. Il lui a donné de nombreuses facultés, mais l'a fait trop impuissant pour toucher à l'ordre général. Ainsi, malgré tout, la démesure de l'homme ne lui nuit qu'à lui-même. L'homme est sa propre victime.

Passages clés : p. 54–55 ; p. 70–71 ; p. 74–76

III Giono : mesure et démesure

La démesure des âmes fortes

Les personnages marqués par la démesure sont les âmes fortes, Thérèse, au sujet de qui l'expression est employée, mais aussi M^{me} Numance. Au-delà du sentiment intérieur d'orgueil, dont les récits de Thérèse à la première personne peuvent rendre compte, la démesure apparaît surtout dans les actes. Pour M^{me} Nu-

² III, 4

mance, il s'agit de « donner sans mesure »³. Or elle s'attache à Thérèse parce que celle-ci se présente chez elle à un moment où elle « ne peut plus démesurer extraordinairement ses dons »⁴, et que Thérèse lui offre la possibilité de recommencer à donner infiniment. Thérèse présente un cas de figure complexe : « Je n'ai pas d'orgueil »⁵ dit-elle lorsqu'elle explique sa vision de l'existence. Elle craint ce sentiment qui « peut te perdre »⁶, mais dans le récit-cadre, son état d'esprit en est proche : « Il me reste moi »⁷ souligne-t-elle au sujet de la mort de ses fils. Pourtant, si elle n'éprouve pas ce sentiment au sens psychologique – ce que d'ailleurs, la configuration narratologique du roman ne permet pas de savoir – elle est un être de la démesure. Le raffinement de sa manipulation d'autrui et notamment de Firmin le montre, sa volonté de domination indique qu'elle ne se satisfait pas de sa condition humaine.

Le mal, mesure de toute chose

Mais hormis ces cas extrêmes, le roman présente une galerie de petits portraits de personnages pour qui le mal est monnaie courante. En dehors du mal sous sa forme démoniaque, il existe une multitude de petites façons de faire le mal. Nous ne sommes plus, alors, dans la démesure, mais au contraire dans une pratique si courante du mal que celui-ci devient la mesure de toute chose.

Passages clés : p. 35–50 ; p. 52–53 ; p. 172–175 ; p. 349–350

³ p. 172 ⁴ p. 173 ⁵ p. 291 ⁶ p. 307 ⁷ p. 52